

Le tentacule parisien se déploie inexorablement dans notre vallée depuis les années 60.

La seconde moitié du XXe siècle est marquée dans le domaine urbain, par une métropolisation accélérée. Notre petite portion de val de Seine est emportée dans un mouvement touchant la totalité de l'Ile De France. Pour nos villages qui pouvaient encore s'en sentir éloignés, c'est une entrée de plein pied dans l'espace banlieue.

Après les transformations du premier XXe siècle et celles de l'après-guerre, deux autres périodes vont modifier considérablement nos paysages urbains jusqu'à leur donner leurs caractéristiques actuelles.

1955 – 1975/80 : les années de fièvre constructive.
1980 – 2010 : les années de passage du village à la ville.

Un auteur a pu qualifier d' « années béton » les années 60 en France. Cette formule convient parfaitement à l'évolution de nos villages de 1950 à 1980.

L'élan qui dynamise les secteurs d'activité liés à la construction (Cf. « quand le bâtiment va, tout va. ») est particulièrement fort dans notre région. Sablières, grues, engins et camions, poussent abondamment sur le terreau rural, ils sont avec les nombreuses entreprises de maçonnerie, grandes ou petites, les acteurs visibles de ce remodelage de nos paysages.

Je vous propose donc d'en analyser quelques chantiers.



L'impulsion vient encore une fois d'en haut. A la demande du général De Gaulle, Paul Delouvrier propose au milieu des années 60, un schéma directeur d'aménagement et d'urbanisme de la Région parisienne. Il viendra en présenter les grandes lignes chez nous (cf. article ci-contre)

Déjà en 1924 Henry Prost écrivait : « Inévitablement, Paris devra aller droit à la mer. » ; la tendance se poursuit de os jours.

L'essentiel des aménagements prévus par le schéma Delouvrier sera mis en œuvre, transformant radicalement notre petit coin de bord de Seine.

(Titre d'un article du Courrier de Mantes – novembre 1961 – archives du journal)

Les « villes nouvelles » par contre, vont rester éloignées de notre territoire, après le gel du projet de Mantes sud. La croissance de la population de nos villages, comme celle des villes entre Poissy et Mantes, se fera par élargissement, à la périphérie des centres existants.

L'un des grands sujets de cette période touche à l'implantation de la société HLM (Habitation à Loyer Modéré) « Terre et famille » et de sa filiale « coopération et famille ». Elles tiennent une place à part, du fait de leur emprise territoriale sur nos deux communes.

Commençons par cette anecdote maintes fois narrée à mes oreilles par Etienne Bathellier (Architecte municipal et local dont nous reparlerons).

C'est en captivité pendant la seconde guerre mondiale que messieurs Robert, le promoteur, et Mahé, l'architecte, ont conçu leur concept immobilier.

Afin de rendre accessible au plus grand nombre des logements modernes équipés des dernières commodités, ils rationalisent plans, matériaux et techniques de fabrication. Nous retrouvons chez eux, la même vision d'une ville à la campagne déjà rencontrée chez d'autres (Revoir Zehrfuss un peu plus haut) ainsi que la volonté sociale qui agite alors les sphères dirigeantes et entrepreneuriales.

Il en ressort deux lignes directrices :

- monsieur Robert recherchera en région parisienne et plus particulièrement à l'ouest de celle-ci des terrains paysagés ; souvent d'anciennes grosses propriétés ou parc de château.

- monsieur Mahé inscrira dans les cadres idylliques choisis, ses immeubles aux lignes simples, mais rendus attractifs par l'utilisation de la brique comme matériaux décoratifs des façades.



(Brique et végétation - cité d'Acosta à Aubergenville – photo Didier Masfrand)

C'est cette combinaison d'immeubles identiques indéfiniment reproduits dans un espace boisé, que nous retrouvons à Verneuil, Meulan et bien sûr, Epône et Aubergenville.

Pour ce qui nous intéresse ici, après des travaux exploratoires dès le début des années 50, c'est à Epône que sont lancées les premières tranches de construction en 1957.

Près de 75% des 200 logements construits alors sont réservés aux employés de la RNUR. Trois bâtiments de quatre étages et un de trois s'organiseront dans le vaste parc de la propriété du Crédit hôtelier, dernier occupant du lieu. D'autres immeubles suivront ultérieurement.

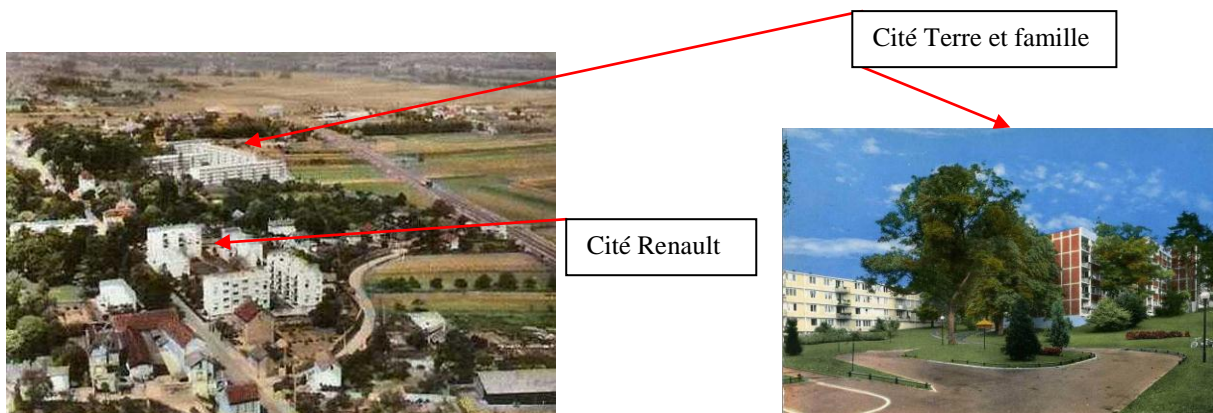
La société « Terre et famille » cèdera à la ville la vieille demeure bourgeoise et un terrain attenant pour en faire une nouvelle mairie en remplacement de l'ancienne, vétuste et mal fonctionnelle.

Reconversion forcée pour l'édifice qui a quand même survécu à la fièvre destructrice emportant d'autres châteaux et résidences à Epône comme à Aubergenville.



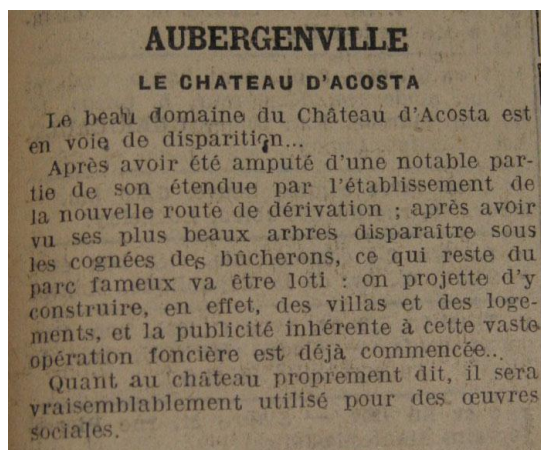
(Mairie d'Epône en 2014 – photo D. Masfrand)

En l'espace de dix années, deux cités collectives viennent ainsi border l'avenue E. Sergent (ancienne route de quarante sous).



(Cartes archives mairie d'Epône)

A Aubergenville les travaux débiteront en 1961, sur les premières pentes du coteau et autour du château d'Acosta. Celui-ci accueillera encore des manifestations municipales et scolaires jusqu'en 1965, avant d'être démoli. Son ancien chemin d'accès pavé, longe encore aujourd'hui, mairie et centre social.



(Le Courrier de Mantes des 14-08-1955 et 22-03-1961 – archives du journal)

Après la mise en place des voies d'accès à la future cité les immeubles s'érigent rapidement. Les premiers appartements seront occupés dès 1963 et l'inauguration officielle se fera en 1965.

Cette première tranche de logements n'est que l'avant-garde d'un projet plus vaste qui doit gravir la pente de la route menant à Bazemont (Avenue de la division Leclerc) et s'étendre sur le plateau.

Les travaux s'y poursuivent et un centre commercial démarre ses activités en 1967.

Le programme s'achève avec la construction de deux zones pavillonnaires : les lotissements du Haut du parc et des hauts de Montgardé.

On a prévu aussi sur le domaine des équipements sportifs, et surtout des groupes scolaires indispensables pour accueillir les centaines d'enfants nouveaux attendus.

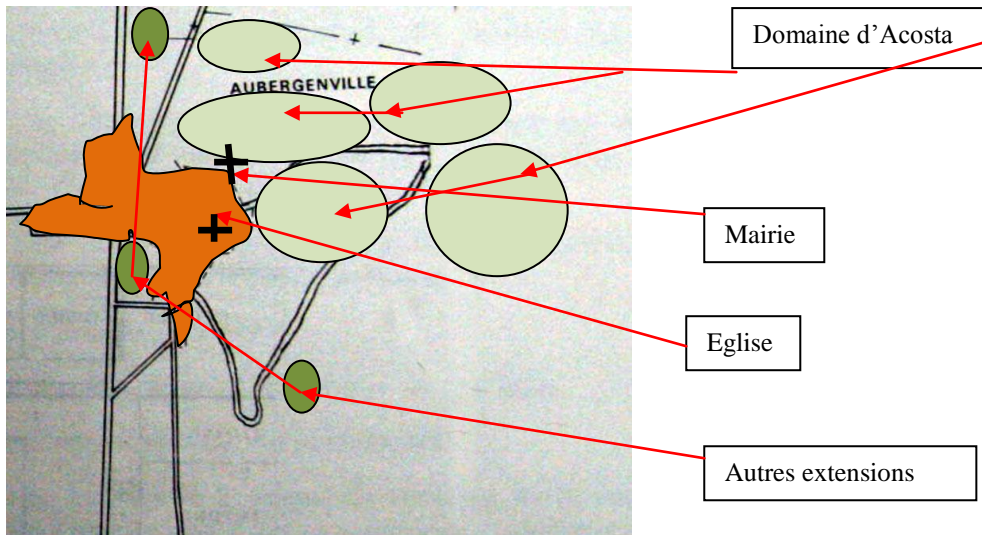


(Aubergenville vue de la rue des sources – 1963-64 - photo Christian Malagnini)

Ces implantations et celles de la décennie suivante, changent du tout au tout l'image de nos villages.

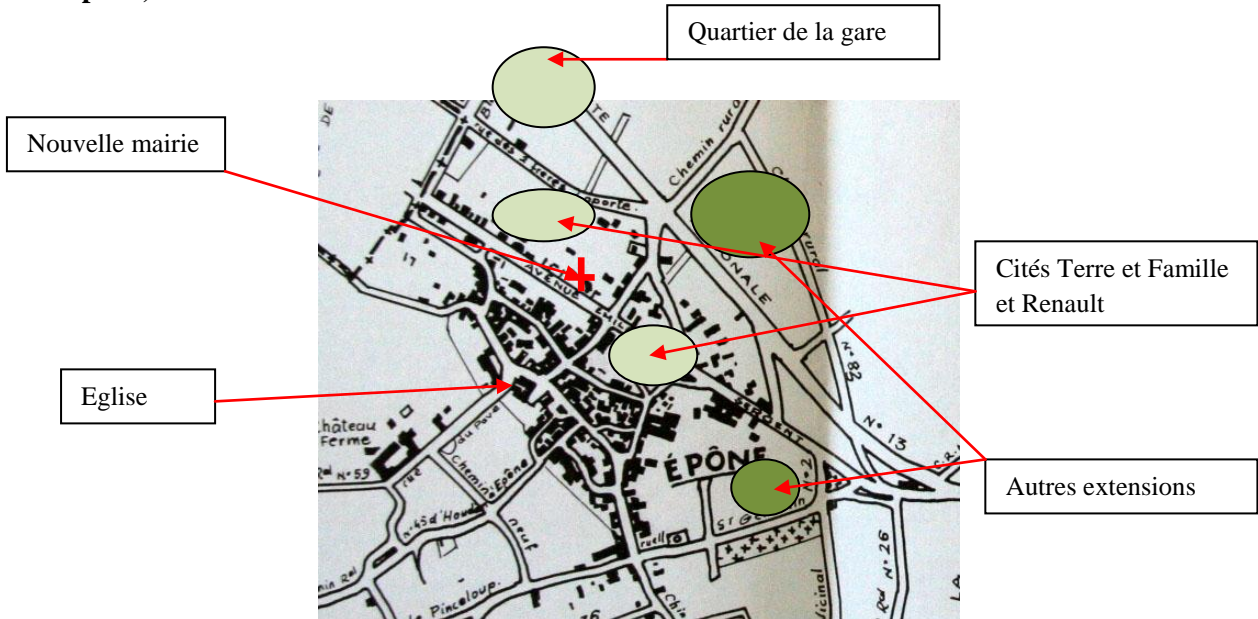
Eglises et anciennes mairies avec leurs quartiers attenants deviennent de véritables centres villes dans les années 70. A la périphérie de bois ou parcs, ils dominaient et surveillaient les axes de peuplements s'étirant le long des voies de communication ; les auréoles récentes de construction leur assurent depuis peu une réelle centralité géographique.

On traverse la rue à Aubergenville :



(Croquis D. Masfrand d'après un détail de plan – archives municipales d'Aubergenville)

A Epône, on descend la mairie d'un niveau :



(Croquis D. Masfrand d'après un détail de plan – archives municipales d'Epône)

Les vieux bourgs étalent en surface leurs quartiers d'habitation en privilégiant les zones pavillonnaires (succédant aux grands ensembles des années 50-60.

En contre-bas de parc d'Acosta et de la déviation de la RN13, une grosse demeure bourgeoise (encore une !) laisse la place à quelques petits immeubles, dans un cadre boisé : la résidence du : « bois Bodin ». A l'ouest du village, c'est un premier lotissement : celui de la Croix blanche, bâti entre 1971 et 81 (voir croquis page 112).

Pour Epône, la densification se fait aussi par le pavillonnaire de préférences à des projets plus ambitieux ayant pu être évoqués. Un premier lotissement est ouvert sur le secteur épônois d'Elisabethville et à partir de 1973, le lotissement du lieu-dit : « les culs chevets » (près du cimetière) étend l'emprise urbaine d'Epône en direction de La Falaise.

Dans le temps long de l'Histoire, Aubergenville est restée à la traîne d'Epône pour ce qui concerne infrastructures et équipements ; tout change en cette fin de XXe siècle.

Le budget d'Aubergenville, alimenté par la Taxe professionnelle (TP) versée par Renault et quelques autres entreprises plus petites, fait de cette commune : le « Koweït » de la région. Les disponibilités financières rapportées au nombre d'habitants, sont les plus élevées de France.

En tant qu'élus, c'est Gaston Jouillerat (maire de 1953 à 1971) et surtout madame Nelly Rodi (maire de 1971 à 1989) qui tireront profit de cette situation conjoncturelle.

La municipalité va être amenée à délibérer sur de nombreux aménagements rendus nécessaires par l'accroissement de la population et par une demande plus forte pour le sport, la culture et les loisirs.

Tous les équipements suivants ne sont pas du seul ressort des municipalités, mais celles-ci auront le souci constant de les voir mener à bien. C'est le cas pour le serpent de mer du passage sous la voie de chemin de fer, agité depuis les années 50. En 1974, la SNCF et ses propres architectes viendront à bout des problèmes techniques posés, au grand soulagement des habitants d'Elisabethville.



(Avant 1974 – photo Yves Maretheu)



(Après 1974 – photo mairie d'Aubergenville)

Une première station d'épuration sera construite le long du boulevard de la plage devenu Louis Renault.

Le 30 mars 1962, les élus vont agréer, E. Bathellier comme architecte communal.

Il participera seul ou en association, à l'élaboration d'une grande partie du cadre monumental actuel d'Aubergenville et des communes voisines.

Sur Elisabethville il va concevoir : l'annexe mairie et le marché couvert (1969-70), les tribunes couvertes du stade ainsi qu'un club-house.

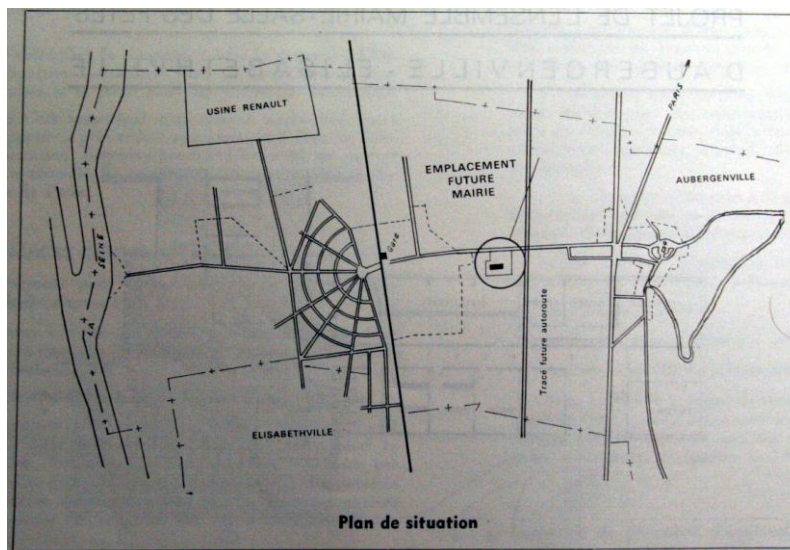
La maison des jeunes (créée en 1966) sera transférée dans ses locaux en dur de l'avenue de la République, après le provisoire ayant laissé tant de souvenirs, rue des Brissettes.

Le secteur d'Elisabethville peut ainsi vérifier le bienfondé de son intégration au domaine public d'Aubergenville.

Cette période de grands chantiers cause des bouleversements qui mettront fin à « l'âge d'or » du quartier. Les bois, terrains de jeu naturels des jeunes d'alors, disparaissent hormis quelques lopins attardés. La circulation automobile oblige à plus de vigilance, ne serait-ce qu'au moment des changements des équipes Renault. L'ouverture de la bretelle autoroutière de Flins permettra à la noria des cars d'éviter la traversée du quartier, en particulier le passage sur l'avenue Foch.

Je reviendrais sur ces aspects des choses dans la troisième partie de cette chronique.

Il convient d'évoquer ici un second serpent de mer qui a fait parler de lui pendant plus d'une décennie : le choix de l'emplacement pour la nouvelle mairie (Provisoirement, les locaux de l'hôtel de ville ont été transférés au château du Vivier). Débats et polémiques se retrouvent dans les comptes rendus des délibérations du conseil municipal, entre les tenants d'une installation dans le vieux bourg et ceux souhaitant au contraire se rapprocher du quartier d'Elisabethville en s'installant dans ce qui est encore une sorte de « no man's land » entre les deux pôles urbains (Document ci-dessous).



(Emplacement proposé pour la nouvelle mairie – dans « AuberLisa » 1965 – archives municipales)

Le choix définitif se fait sur un emplacement laissé le long du chemin pavé donnant accès au château d'Acosta. La mairie d'Aubergenville prend sa place au centre du nouvel espace urbain d'Aubergenville (Elisabethville dispose de son annexe). Elle se contente de traverser la rue regardant du dessus sa devancière de la troisième République.

Autour d'elle se constitue un véritable îlot administratif. Un hôtel des postes, remplaçant enfin celui fort restreint de la route de quarante sous (actuel poste de la police nationale) est accolé à la mairie et un centre social complète cet ensemble.

La silhouette moderne et imposante du bâtiment initialement prévue pour une agglomération de 30 à 35 000 habitants, semble surveiller l'église et le vieux quartier (lui-même réhabilité à la fin des années 70).



(Mairie d'Aubergenville en 2010 – photo Didier Masfrand)

Le long de l'avenue Charles De Gaulle s'installent, ateliers municipaux et caserne des pompiers. Sur le plateau, les équipements sont à la hauteur de l'accroissement de la population. L'école Louis Pergaud (1971) complète les groupes Faure/Moulin et Bernard/La Fontaine (1965-66) alors que l'on inaugure le collège Arthur Rimbaud en 1971.

On notera ici le choix du conseil municipal d'attribuer le nom d'André Bernard à la première école du nouveau centre, pour commémorer la mort d'un jeune aubergenvillois, noyé en essayant de sauver un de ses camarades tombé dans l'eau d'une sablière proche. Ce terrain de jeu provisoire mais attrayant, connu de tous les adolescents de l'époque est devenu tragique en cette circonstance. Combien de fois ensuite, les parents ne nous ont-ils pas mis en garde contre le danger que représentaient ces trois ou quatre lieux situés dans la vallée, à usage de l'industrie du bâtiment.

La piscine Christine Caron ouvre en 1975, prélude à l'abandon de celle d'Elisabethville. Là encore, c'est la marque d'une fin d'époque et la confirmation d'un basculement de la vallée vers le plateau. Près d'un gymnase tout neuf, un terrain sera aménagé pour la pratique du rugby (Terminé pour le « quinze » le stade d'Elisabethville qui avait vu naître cette activité !). Une autre parcelle accueillera provisoirement une école de musique en attente de locaux

Long catalogue à la Prévert, loin d'être exhaustif, mais montrant la diversité et l'ampleur des travaux réalisés sur la commune au profit de ses habitants. Accroissement de la population, accroissement de la masse budgétaire ; la commune sort définitivement de son cocon rural.

Aux côtés de son opulente voisine, Epône, sans faire pâle figure, semble restée à la traine.

Après les bouleversements des années 50-60, gérés par les administrations de messieurs Charles Léger (maire de 1950 à 59) et Albert Maurice (maire de 1959 à 70) on s'attèle plutôt à une gestion de ce qui est, sans bouleverser davantage la ruralité du lieu.

Monsieur Maurice est mis en minorité sur un projet d'expansion urbaine et les projets de Robert Pansart (ancien délégué à la prévention routière, il est maire de 1971 à 1977) achopperont devant la fronde du secteur d'Elisabethville-Epône.

Les écoles restent ici comme ailleurs un objet d'investissements constants. Ont construit et agrandi régulièrement les groupes présents sur Elisabethville (à partir de 1958) et le centre-ville.

Certains se souviennent sans doute du terrain vague se tenant au-dessus de l'église Saint Béat et du mur de soutient des bâtiments scolaires tout neufs menaçant de s'effondrer au milieu des années 50. Ces péripéties oubliées, les groupes scolaires seront terminés(1956) et les constructions s'avanceront ainsi vers le château, donnant à l'église une place plus centrale.



(Agrandissement du groupe – archives mairie d'Epône)

Le château pour sa part, devient un centre politique actif, animé par Monsieur Brusset. Celui-ci, ancien résistant et gaulliste, accueille souvent des parlementaires dans sa demeure épônoise. Les plus âgés d'entre nous assisteront fréquemment à des va et vient d'automobiles, surtout après le mois de mai 1958. Michel Debré et ses conseillers viendront sans doute y discuter des articles de la constitution de la Ve République qu'ils sont chargés de rédiger sur mandat du général De Gaulle. Clin d'œil de l'Histoire, ils renouvellent un siècle et demi après, les causeries politiques organisées par Hérault de Seychelles en ce même lieu.

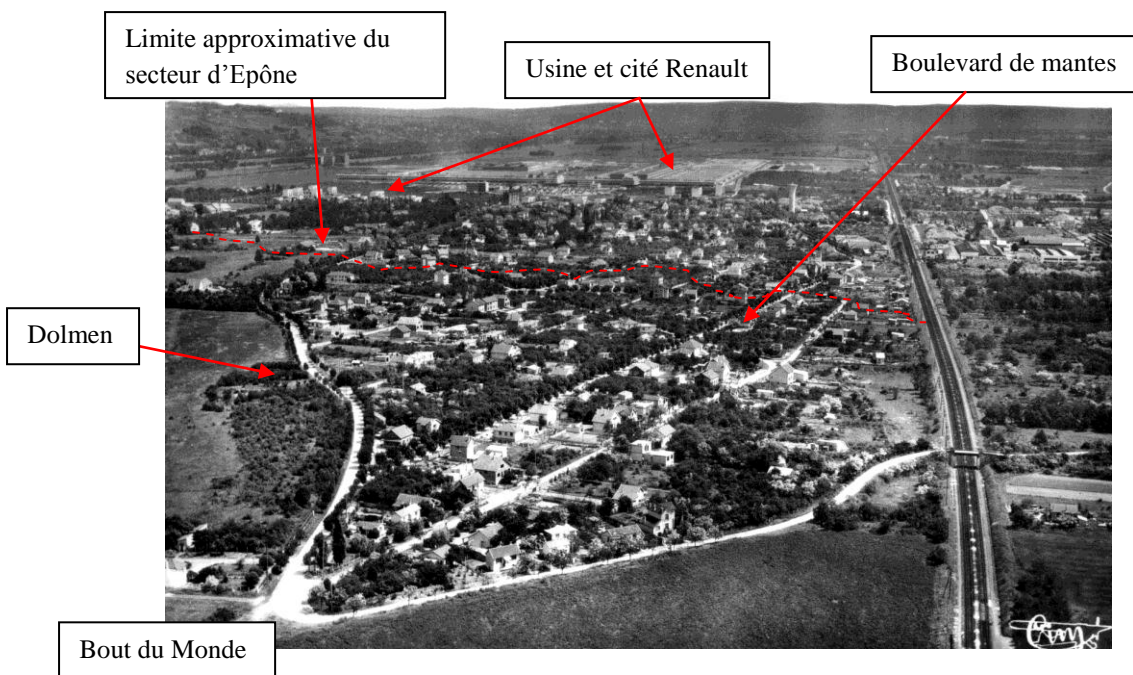
Ce lien au plus haut niveau de l'Etat vaudra à la commune d'Epône de recevoir la brève visite du Président de la République alors qu'il se rend à Mantes La Jolie au moment des événements de 1968.

Pour trouver une source financière pouvant alimenter le budget municipal, la commune met à profit les axes de communication proches en aménageant entre 1974 et 76, une Zone d'Activités. Si son démarrage est lent, elle apportera ses fruits (T.P.) pendant les décennies suivantes. De son côté, l'emplacement du vieux moulin accueille les « Compagnons du devoir » à la même époque.

L'expansion se fait aussi sur Elisabethville, où la quasi-totalité des parcelles disponibles sont bâties.

On construit les immeubles du parc de la « Bergerie du château », bientôt prolongés par le lotissement des rues Christine et Marie José dont l'originalité est de chevaucher le territoire des deux communes voisines. Depuis le milieu des années 50, le lotissement des Brissettes propose ses 18 lots étirés le long de la voie de chemin de fer.

Salariés Renault profitant des conditions avantageuses consenties par l'entreprise, expatriés de Paris attirés par le charme boisé et pavillonnaire du lieu, contribuent ainsi à faire disparaître les bois et bosquets encore majoritaires au début des années 60, particulièrement dans le « secteur d'Épône ».



(Carte du début des années 60 – archives Maud Delabruyère)

Cette vue plongeante sur Elisabethville laisse voir les maisons encore perdues dans la végétation. C'est surtout vrai pour le « bout du monde » au premier plan, mais aussi pour tout le quartier. On distingue à l'est, dernier plan de la photo, l'usine Renault et les taches blanches des immeubles Zehrfuss.

En deux décennies les pavillons individuels vont grignoter l'espace encore vacant. L'artisan essentiel de cette déforestation rapide s'appelle : le Castor.



(Titre d'un article du Courrier de Mantes -23 mai 1952 - archives du journal)

Afin de favoriser l'accès à l'habitat pour le plus grand nombre, la législation autorise les particuliers à posséder une patente provisoire leur permettant de construire eux-mêmes leurs maisons. Ces conditions avantageuses (prix des matériaux, aide des autres castors...) poussent nombre d'ouvriers Renault à se transformer en maçons le temps des week end ou pendant les vacances. Souvent aidés par les copains d'atelier, ils vont couvrir Elisabethville de petites résidences familiales.



(Quelques part sur le boulevard de la Paix et sur l'avenue Victor Hugo – un castor au travail et un autre posant avec sa famille devant la maison terminée - photos de famille)

Encore et toujours les Renault :

Dans cette fièvre de construction qui touche le secteur d'Elisabethville-Epône je voudrais distinguer cinq groupes de deux pavillons mitoyens que la RNUR a fait construire au milieu des années 50 pour loger provisoirement des cadres, sur des parcelles lui appartenant.

Ressemblant à des constructions préfabriquées, ils ont bien traversé les décennies et restent érigés aujourd'hui encore sur l'avenue des dolmens (4 paires de bâtiments) et en extrémité de l'avenue V. Hugo (1groupe). Nous sommes loin de la cité Zehrfuss, du lotissement du parc du château, mais nous avons de nouveau une part originale et pérenne de notre patrimoine immobilier, héritage de l'installation des usines Renault sur le territoire d'Aubergenville.



(Avenue des dolmens – photo D. Masfrand 2014)

Le parcellaire du lotissement des années 20 est conservé, et si les pavillons neufs sont de styles et matériaux très divers, ils n'en gardent pas moins d'élégants petits jardins paysagés dans l'esprit du lieu. Il faut dire que le syndicat des propriétaires veille encore au grain en s'efforçant jusqu'au milieu des années 60, de faire respecter le cahier des charges conçu par E. Ramoisy.

La densification de l'habitat sur Elisabethville accentue le problème posé par le statut d'un lotissement orphelin souhaitant entrer dans le domaine public.

Avec l'aide de Renault ce sera plus facile pour Aubergenville et à la demande du syndicat des propriétaires, le quartier est intégré progressivement dans les années 60. La commune subvient ainsi à ses besoins d'équipements : éclairage, assainissement, voirie (rénovée par la RNUR en 1964)...

Les choses seront plus difficiles pour le secteur d'Epône (la municipalité ne bénéficie pas de la manne financière de sa voisine).

Le déséquilibre de traitement entrainera une volonté sécessionniste et une demande de rattachement du secteur d'Epône à Aubergenville, refusée finalement par le sénat.

Les deux secteurs enregistrent donc les changements, à des rythmes différents.

Coté Epône, si un groupe scolaire voit le jour en 1958 le long de l'avenue Foch, la voirie et surtout les trottoirs asphaltés, attendront (pour certains, les années 2000 !

Du village à la ville.

Les apports massifs de population bouleversent les poids relatifs de nos trois foyers de peuplement : Aubergenville, Elisabethville, Epône.

	1954	1962	1968	1975	1982
Aubergenville dont Elisa. (estimation)	1940 (1000)	2730 (1200)	7810 (1500)	10 240 (2000)	10 030 (2500)
Epône Elisa. (estimation)	1680 (100)	3240	3870	5010	5230 (1000)

(Tableau Didier Masfrand d'après les relevés de l'INSEE)

Les effets du changement sur la population de nos villages, sont énormes.

- En 1954, l'installation de la RNUR et de ses salariés profite d'abord à Aubergenville qui dépasse Epône en termes de population.
- En 1962, les apports dus aux constructions de Terre et Famille renversent la tendance en faveur d'Epône : effectif multiplié par deux en huit ans.
- En 1968, Aubergenville se détache définitivement grâce en grande partie à l'édification de la Cité d'Acosta : population presque triplée en six ans.
- Ensuite on peut remarquer un pallier avec des chiffres proches de ceux d'aujourd'hui. 12 000 habitants en 2014 pour Aubergenville, soit une lente progression de presque 20% en 40 années ; rien à voir avec les + 400% des périodes 1954-68 et 1962-75 !
- Les chiffres de 1982 constituent une sorte d'étiage qui durera jusqu'à la première décennie du XXIe siècle. Rien à voir non plus avec ce que laissaient entendre quelques études prospectives, dans lesquelles Aubergenville atteignait des pics de 25 000 et même 35 000 habitants.

La composition socio-culturelle de nos habitants est changée elle aussi.

La part des exploitants agricoles décline fortement et on assiste à un double mouvement d'abandon et de concentration des terres, comme dans bien d'autres régions de France.

Les ouvriers sont nombreux, bénéficiant des possibilités de logements offertes par le 1% patronal. Mais les concentrations massives au service des employeurs de l'automobile (passage à deux et trois équipes à partir des années 70 avec appel à une main-d'œuvre étrangère) resteront cantonnées aux grands ensembles des Mureaux (Bècheville puis Grand ouest) ou de Mantes la Jolie (Le Val Fourré).

Comme celle de toute l'Ile De France, la palette des origines géographiques des habitants de nos villages est de plus en plus large. Portugais, turcs, natifs d'Afrique du Nord puis d'Afrique noire... viennent s'installer chez nous pour répondre aux besoins de secteurs, comme ceux du bâtiment ou de l'automobile (Flins et Poissy).

Beaucoup de ces ouvriers occupent les logements Renault, libérés par leurs premiers occupants ayant pu acheter une parcelle de terrain pour y faire construire un pavillon.

Très nombreux seront ses salariés nés à l'étranger, qui se fixeront et feront souche à Aubergenville et Epône, contribuant ainsi à dynamiser les deux communes.

Beaucoup de ces nouveaux venus résidaient antérieurement à Paris ou en grande banlieue.

Nos villages participent aussi à un aménagement de tout le bassin parisien pour mettre fin à l'engorgement de la capitale (cf. Delouvrier page 108)

Aménagements, mutations économiques et sociales, génèrent une tertiairisation de la société française. Cela se vérifie entre-autre à Aubergenville avec le va et vient des migrations pendulaires, drainant les employés vers leurs bureaux parisiens le matin, et les ramenant chez eux le soir ; dans leur cadre de verdure.

C'est ce rythme, nouveau pour l'époque, dont rend compte : « Elle court elle court la banlieue ». Jacques Higelin et Marthe Keller habiteront Aubergenville pour les besoins du scénario, le film se passant essentiellement sur le territoire de la commune, entre la cité d'Acosta, la gare d'Elisa, le train et le bureau parisien.



(Montage photo à partir d'images du film « Elle court, elle court la banlieue » - Gérard Pirès 1973)

Nos communes s'inscrivent au centre de réseaux qui plus rapide et plus dense qu'ils soient, n'en continuent pas moins ceux inscrits dans nos paysages depuis la préhistoire.

Paris en marche vers Le Havre.

Les années 60-70 voient s'achever deux projets qui rapprochent la Basse-Seine de Paris.

En 1966 la portion autoroutière de l'A13, arrivée de Normandie jusqu'à Mantes, rejoint enfin le tronçon de Poissy, orphelin depuis 1939. Pour nous, pas d'effet tunnel (situation d'une région uniquement traversée par un axe de communication), Epône et Aubergenville ont leurs bretelles de raccordement.

Devrais-je avouer qu'à l'époque on va encore plus vite d'Orgeval à Aubergenville par la nationale que par l'autoroute ? Peut-être était-ce simplement la traction de mon concurrent qui était moins rapide que ma R8 du moment ?

La ligne de chemin de fer Paris-Mantes-Rouen, est électrifiée (milieu des années 70) mettant un terme à la vapeur et à cette odeur caractéristique ayant accompagnée mes années lycée.

Cela entraîne la rénovation des voies, des gares et l'élargissement des ponts. L'accès routier à celui de la Corniche à Elisabethville-Epône sera modifié pour la circonstance.

Les axes locaux sont reconstruits ou aménagés.

En 1964 (Enfin ! pensent sans doute de nombreuses personnes), un pont remplace les pittoresques mais peu pratiques passerelles de Rangiport.



(Première page du Courrier de Mantes du 05/09/64 –archives du journal)

Le carrefour d'Aubergenville sur la N13 (devenue D113) sera modifié et des feux tricolores installés. On trace une nouvelle voie permettant d'accéder à Elisabethville, délaissant la rue de l'Égalité (ou l'on peut encore voir à l'angle de la route de quarante sous, une plaque signalétique ancienne).



(Travaux d'élargissement de la RN13 au début des années 60 – carte collection J.C. Bigant)

De nombreux aménagements sont ici oubliés, il reste pourtant de tout cela une impression de grande activité, de bouleversement, de passage rapide d'une époque à une autre.

Les vieux villages sont conservés tant bien que mal, englobés par leurs périphéries. Ils sont devenus extravertis, plus ouverts que jamais. En l'espace de temps d'une génération, la transformation est radicale : paysages et gens ne sont plus les mêmes ; patrimoine disparu ou dilué dans un bâti nouveau ; anciens villageois numériquement dépassés par des nouveaux venus eux-mêmes d'origines très diverses.

Entrées rapidement et massivement dans la banlieurisation de Paris, Aubergenville et Epône n'en conservent pas moins une identité propre.

Maintenir un équilibre entre changements et traditions, ce pari déjà engagé, sera l'une des clés de la gestion des décennies suivantes.